

X. *Le chercheur d'or...* Jean Marie Le Clezio

Jean Marie ANDRE

« Du plus loin que je me souviens, j'ai entendu la mer. Mêlé au vent dans les aiguilles des filaos, au vent qui ne cesse pas, même lorsqu'on s'éloigne des rivages et qu'on s'avance à travers les champs de canne, c'est ce bruit qui a bercé mon enfance. Je l'entends maintenant, au plus profond de moi, je l'emporte partout où je vais. Le bruit lent, inlassable, des vagues qui se brisent au loin sur la barrière de corail, et qui viennent mourir sur le sable de la Rivière Noire. Pas un jour sans que j'aille à la mer, pas une nuit sans que je m'éveille, le dos mouillé de sueur, assis dans mon lit de camp, écartant la moustiquaire et cherchant à percevoir la marée, inquiet, plein d'un désir que je ne comprends pas. » ⁽¹⁾

« Je pense à elle comme à une personne humaine, et dans l'obscurité, tous mes sens sont en éveil pour mieux l'entendre arriver, pour mieux la recevoir. Les vagues géantes bondissent par-dessus les récifs, s'écroulent dans le lagon, et le bruit fait vibrer la terre et l'air comme une chaudière. Je l'entends, elle bouge, elle respire. »

« Quand la lune est pleine, je me glisse hors du lit sans faire de bruit, prenant garde à ne pas faire craquer le plancher vermoulu. Pourtant, je sais que Laure ne dort pas. Je sais qu'elle a les yeux grands ouverts dans le noir, qu'elle retient son souffle. J'escalade le rebord de la fenêtre et je pousse les volets de bois, je suis dehors, dans la nuit. La lumière blanche de la lune éclaire le jardin, je vois briller les arbres dont le faite bruisse dans le vent, je devine les massifs sombres des rhododendrons, des hibiscus. Le cœur battant, je marche sur l'allée qui va vers les collines, là où commencent les friches. Tout près du mur écroulé, il y a le grand arbre chalta, celui que Laure appelle l'arbre du bien et du mal, et je grimpe sur les maîtresses branches pour voir la mer par-dessus les arbres et les étendues de canne. La lune roule entre les nuages, jette des éclats de lumière. Alors peut-être que tout d'un coup je l'aperçois, par-dessus les feuillages, à la gauche de la Tourelle du Tamarin, grande plaque sombre où brille la tâche qui scintille. Est-ce que je la vois vraiment, est-ce que je l'entends ? La mer est à l'intérieur de ma tête, et c'est en fermant les yeux que je la vois et l'entends le mieux, que je perçois chaque grondement des vagues divisées par les récifs, et puis s'unissant pour déferler sur le rivage. Je reste longtemps accroché aux branches de l'arbre chalta jusqu'à ce que mes bras s'engourdissent. Le vent de la mer passe sur les arbres et sur les champs de canne, fait briller les feuilles sous la lune. Quelquefois je reste là jusqu'à l'aube, à écouter, à rêver. A l'autre bout du jardin, la grande maison est obscure, fermée, pareille à une épave. Le vent fait battre les bardeaux disloqués, fait craquer la charpente. Cela aussi, c'est le bruit de la mer, et les craquements du tronc d'arbre, les gémissements des aiguilles des filaos. J'ai peur, tout seul sur l'arbre et

pourtant je ne veux pas retourner dans la chambre. Je résiste au froid du vent, à la fatigue qui fait peser ma tête. »

« Ce n'est pas de la peur vraiment. C'est comme d'être debout devant un gouffre, un ravin profond, et regarder intensément, avec le cœur qui bat si fort que le cou résonne et fait mal, et portant on sait qu'on doit rester, qu'on va enfin savoir quelque chose. Je ne peux pas retourner dans la chambre tant que la mer montera, c'est impossible. » Je dois rester accroché à l'arbre chalta, et attendre, tandis que la lune glisse vers l'autre bout du ciel. Je retourne dans la chambre juste avant l'aube, quand le ciel devient gris du côté de Mananava et je me glisse sous la moustiquaire. J'entends Laure qui soupire, parcequ'elle n'a pas dormi, elle non plus, pendant tout le temps que j'étais dehors. Elle ne me parle jamais de cela. Simplement, le jour, elle me regarde de ses yeux sombres qui interrogent, et je regrette d'être sorti pour entendre la mer. »

« Chaque jour je vais jusqu'au rivage. Il faut traverser les champs, les cannes sont si hautes que je vais à l'aveuglette, courant le long des chemins de coupe, quelquefois perdu au milieu des feuilles coupantes. Là, je n'entends plus la mer. Le soleil de la fin d'hiver brûle, étouffe les bruits. Quand je suis tout près du rivage, je le sens parce que l'air devient lourd, immobile, chargé de mouches. Au-dessus, le ciel, est bleu, tendu, sans oiseaux, aveuglant. Dans la terre rouge et poussiéreuse, enfoncé jusqu'aux chevilles. Pour ne pas abîmer mes souliers, je les enlève et les porte autour de mon cou, nouées par les lacets. Ainsi j'ai les mains libres. On a besoin d'avoir les mains libres quand on traverse un champ de canne. Les cannes sont très chaudes, Cook, le cuisinier, dit qu'on va les couper le mois prochain. Elles sont des feuilles qui coupent comme des lames de sabre d'abattage, il faut les écarter du plat de la main pour avancer. Denis, le petit-fils de Cook, est devant moi. Je ne le vois plus. Lui va pieds nus depuis toujours, il marche plus vite que moi, armé de sa gaule. Pour s'appeler on a décidé de faire grincer deux fois une harpe d'herbe, ou alors d'aboyer, comme cela deux fois : Ahoua ! les hommes font cela comme les indiens, quand ils marchent au milieu des haies de cannes, au moment de la coupe, avec leurs longs couteaux. »

J'entends Denis loin devant moi : Ahoua ! Ahoua ! Je réponds avec ma harpe. Il n'y a pas d'autre bruit. La mer est au plus bas ce matin, elle ne montera pas avant midi. Nous allons le plus vite que nous pouvons, pour arriver aux marres, là où se cachent les crevettes et les hourites. »

1. 1. J.M.G. Le Clézio. Le Chercheur d'or. Folio N° 2000

La suite...vous la trouverez chez votre libraire.